



**BYE BYE**  
**CRAZY**  
**GIRL**

**JOE SCHREIBER**

Extrait de la publication

La Martinière **j.**  
FICTION



# BYE BYE CRAZY GIRL

Édition originale parue sous le titre  
*Au Revoir, Crazy European Chick*  
© Joe Schreiber, 2011  
Tous droits réservés.  
Publiée en octobre 2011  
par Houghton Mifflin Books for Children

Pour la traduction française :  
© Éditions de La Martinière Jeunesse, 2012  
une marque de La Martinière Groupe, Paris.  
ISBN : 978-2-7324-6189-2

[www.lamartinieregroupe.com](http://www.lamartinieregroupe.com)  
[www.lamartinierejeunesse.fr](http://www.lamartinierejeunesse.fr)

Joe Schreiber

# BYE BYE CRAZY GIRL

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Yves Sarda

La Martinière **j.**  
FICTION



## Prologue

Décrivez une expérience  
ou une réussite significatives  
et l'effet qu'elle a eu sur vous.  
(Université d'Harvard)

*« Tu m'as tiré dessus », je lui ai dit.*

*Couché sur le ventre, je me demandais si j'allais m'évanouir de douleur. Plantée six mètres plus loin, armée du pistolet-mitrailleur et du fusil à canon scié, elle essayait le sang qui lui avait giclé au visage. Il était trois heures du matin. On se trouvait dans le cabinet juridique de mon père, au quarante-sixième étage du 855, III<sup>e</sup> Avenue, ou plutôt dans ce qu'il en restait. Les flics s'abritaient derrière le canapé.*

*Elle parlait mais je n'entendais rien. La fusillade m'avait rendu sourd.*

*Je pensais à mon père.*

*J'ai repris mon souffle et vu la pièce tanguer sur les bords. J'étais à deux doigts de l'état de choc. Ça ne s'arrangeait pas côté douleur, et je me suis dit que j'allais sans doute m'évanouir avant de savoir comment tout ça allait se terminer. C'était aussi bien : je n'ai jamais été très doué pour terminer les choses.*

*Elle s'est avancée, s'est agenouillée et m'a pris dans ses bras. Elle a appuyé ses lèvres contre mon oreille, suffisamment près pour que je puisse la comprendre.*

*« J'ai passé une très agréable soirée, Perry », elle m'a dit.*

Expliquez en quoi  
vos expériences d'adolescent  
diffèrent sensiblement  
de celles de vos amis.  
(Université de Puget Sound)

Gobi, c'était une idée de Maman.

Non pas que je le lui reproche. Rien de ce qui est arrivé n'est de la faute de personne. Sans être croyant, quand on commence à répandre le sang, répartir la culpabilité a quelque chose de catholique, je trouve : une cuillerée pour toi, une cuillerée pour moi, faites circuler. N'oublions pas ce type, là-bas dans le coin : il a bien eu sa dose ?

Je suppose qu'on pourrait tenir Gobi personnellement pour responsable, mais autant reprocher à Dieu de faire pleuvoir ou de provoquer un tremblement de terre dans un pays du tiers monde où la moitié des bâtiments sont en argile. Ça arrive, point barre. Sur ce plan-là, les êtres humains sont comme les enfants de parents alcooliques, ils rassemblent les morceaux après coup et tâchent de trouver de

bonnes raisons. On peut penser que c'est ce qui nous rend si intéressants, et ça serait peut-être le cas pour une race d'extraterrestres qui nous étudierait, à des millions de kilomètres de distance. Mais de là où je suis, tout ça me paraît simplement lamentable et triste.

N'empêche, tout a commencé parce que la famille de Maman avait hébergé autrefois une jeune Allemande, dans le cadre d'un programme d'échange étudiant, quand elle avait mon âge. Elles s'étaient entendues fabuleusement bien et Maman était restée en contact avec cette femme, qui est aujourd'hui thérapeute familiale et vit près de Berlin. Maman et Papa lui rendaient visite chaque fois qu'ils allaient en Europe et, d'après moi, ils s'éclataient toujours bien ensemble à ressasser le bon vieux temps, en riant et plaisantant. Juste avant ma terminale au lycée, Maman avait jugé qu'il serait enrichissant, culturellement parlant, que notre famille accueille quelqu'un. Papa avait embrayé dans son sens en pilotage automatique, comme d'habitude... je ne suis même pas sûr qu'il l'écoutait, pour être tout à fait franc.

C'est comme ça qu'on a vu arriver Gobi.

Gobja Zaksauskas.

Maman nous a obligés, Annie et moi, à écrire son nom une bonne vingtaine de fois chacun et on a cherché sa prononciation phonétique sur un site web lituanien pour être sûr de bien le prononcer. Je ne crois pas qu'elle nous aurait corrigés, de toute

façon. Quand on l'a récupérée devant le terminal international de JFK, la seule chose qu'elle ait dite à ce sujet a été : « Appelez-moi Gobi. » Ce qu'on a fait, et puis basta.

À la maison, on lui a donné la chambre d'amis au bout du couloir, avec une salle de bains particulière, et un ordi portable pour qu'elle puisse Skyper avec sa famille dans son pays. Ma chambre était à côté de la sienne et le soir, tandis que je m'efforçais de mémoriser du vocabulaire SAT<sup>1</sup> ou que je me prenais la tête sur une demande d'admission universitaire, j'entendais sa voix à travers le mur, qui parlait bas et par rafales de syllabes pleines de consonnes que je ne comprenais pas, communiquant avec des membres de sa famille à l'autre moitié du monde.

Du moins, c'est ce que je croyais.

Prononcez les mots « étudiante étrangère d'un programme d'échange » devant le premier groupe de lycéens venu : vous récolterez toujours le même genre de regard chez eux. Celui d'un chien qui flaire un os à moelle. J'avais pas mal plaisanté là-dessus avec Chow et les autres mecs. On était tous à imaginer une bombe méditerranéenne classe, aux yeux langoureux, aux lèvres

1. Le SAT Reasoning Test est un examen standardisé, utilisé au plan national, relatif à l'admission dans les universités américaines. Chaque établissement peut aussi demander aux candidats de rédiger un essai sur les sujets les plus variés, des exemples en sont fournis par chaque tête de chapitre du présent ouvrage. (N.d.T.)

pleines et pulpeuses, carrossée comme une Alfa Romeo, plantée sur des jambes de mannequin pour maillots de bain, qui allait me donner des cours particuliers de séduction féminine avant mon entrée en fac.

Ça ne me fait même plus rire, aujourd’hui.

Gobi, à peine plus grande que ma petite sœur, avait des cheveux bruns et gras qu’elle tirait en un gros chignon sur sa nuque, mais ils ne cessaient de s’en échapper pour mieux rebiquer des deux côtés de son crâne, comme des ailerons de pingouin. Son visage était dissimulé derrière d’énormes lunettes à monture d’écaille noire, basique, aux verres si épais que ses yeux semblaient flous et privés de couleur, pareils à deux amibes vues au microscope. Sa peau farineuse, à l’aspect de purée instantanée, faisait ressortir les moindres boutons d’acné. Une fois, et pas deux, Annie, ma petite sœur de douze ans, lui a offert du maquillage ; Gobi s’est montrée tellement empotée qu’on a tous fait semblant de rien.

Son unique expression – un mélange frappant d’hésitation et d’inquiétude diffuse – lui donnait des airs de souffre-douleur, la rendait littéralement invisible. Une ombre rôdant aux alentours des casiers, les bras chargés de bouquins, qu’elle pressait contre sa poitrine. Sa garde-robe donnait dans les gros pulls de laine, les blouses bizarres et les jupes marron très foncé qui, descendant plus bas que le genou, lui recouvraient complètement les jambes. Le seul bijou que je l’ai vue porter était une

simple chaîne en argent où se balançait la moitié d'un cœur. Le soir, elle s'asseyait pour dîner avec nous, faisait tinter l'argenterie, participait poliment de sa voix grave à la conversation dans un anglais châtié, répondant aux questions de ma mère sur le sport ou les événements courants, le temps qu'on trouve tous une excuse valable pour retourner à nos vies séparées.

Un jour à midi, six semaines après son arrivée, elle s'est effondrée à la cantine, la tête la première dans son assiette de steak purée. J'étais à l'autre bout de la cafétéria quand j'ai entendu les cris – Susan Monahan était sûre que Gobi était morte – et quand celle-ci a repris connaissance à l'infirmerie du lycée, elle avait une excuse toute prête pour expliquer son malaise.

« J'ai des crises de temps en temps, elle a dit. Rien de grave. » Quand mes parents lui ont demandé plus tard pourquoi elle ne nous en avait jamais parlé, Gobi a haussé les épaules. « Je maîtrise », elle s'est contentée de nous dire.

Sauf que non, pas vraiment, et à partir de là, elle a connu au moins une dizaine de « crises » similaires – elles semblaient survenir par grappes et être liées au stress – et on ne savait jamais trop quand la prochaine se produirait. En fin de compte, on a découvert qu'elle était victime d'une épilepsie du lobe temporal – en gros, un court-circuit de l'activité électrique du cerveau, soit d'origine génétique, soit provoqué par un traumatisme crânien

quelconque. Dostoïevski en souffrait, Van Gogh aussi, et peut-être même saint Paul, quand il fut renversé de son âne sur la route de Damas, pour ceux qui croient à ce genre de choses. Tout ce que je sais, c'est que ça lui interdisait de conduire. Une fois, je l'ai trouvée attablée toute droite dans la salle à manger, ses yeux mi-clos fixant le vide. Quand je lui ai touché l'épaule, elle n'a même pas tourné la tête vers moi.

Malgré tout ça, ou peut-être à cause de tout ça, je lui ai toujours souri et toujours dit salut dans les couloirs. Je l'ai aidée pour ses devoirs de littérature anglaise et lui ai quasi créé sa présentation PowerPoint sur la Bourse de New York, le matin même où elle devait faire son exposé. Pourtant, chaque fois qu'elle me voyait approcher, elle regardait ailleurs, comme si elle était au courant des vacheries que les autres me balançaient à son sujet – pas mes vrais amis ; je parle des bouffons, style Dean Whittaker et Shep Monroe, ces sales gosses de riches, dont les pères figurant sur la liste Fortune 500 nageaient dans les eaux glacées de la finance internationale à l'affût de leur prochaine proie. Les mecs avec lesquels je traînais et faisais de la musique, les membres d'Inchworm, mon groupe, plus les deux trois amis qui ne m'avaient pas abandonné quand Papa m'avait forcé à quitter l'équipe de natation pour rejoindre celle des débats d'idées, tous semblaient comprendre, ou du moins compatir. *Manque de bol, Stormaire, t'as tiré le mauvais numéro.*

*Ouais, bof, c'est pas si terrible, je leur disais.*

Et ça ne l'était pas effectivement, jusqu'à ce que Maman me demande d'emmener Gobi au bal de fin d'année.



Quel membre de votre famille  
a le plus influencé votre identité  
et vos aspirations ? (Dartmouth College)

Le bal, c'était dans quinze jours, et je n'avais pas de billets. Ce fut ma première excuse. Mais ma mère m'a dit qu'elle s'en était déjà occupée ; elle avait des amis au comité d'organisation, et il y avait toujours quelques billets de reste.

Je n'avais pas le profil du mec « bal de promo » ; aucun de nous ne l'avait, sauf Chow, et sa copine lui avait fait clairement comprendre que c'était la rupture s'il ne l'y emmenait pas. On le vannait là-dessus sans pitié, mais, secrètement, on aurait dit que Chow aimait bien ça. Il a même pris rendez-vous avec un coiffeur de Manhattan et a eu le cran de nous en parler. Il avait un penchant masochiste, ce mec... c'était la seule explication rationnelle.

Quand il devint évident que le coup du billet ne marcherait pas, j'ai sorti mon joker et rappelé à Maman que mon groupe, Inchworm, jouait justement ce soir-là : et pas n'importe quelle prestation,

notre premier vrai concert à New York, au Monty's, sur l'Avenue A. La réaction de Maman – « Oh, j'avais oublié ! » – m'a fait espérer que je pourrais encore couper à ce qu'elle voulait m'imposer. Car, même si elle nous avait déjà vus jouer dans le coin, moi et mon groupe, elle était tout à fait capable de faire la différence.

Puis Papa s'en est mêlé.

C'est arrivé comme chaque fois, quand je m'y attendais le moins. Ça marche toujours comme ça avec Papa. C'est sans doute ce qui fait de lui un si bon avocat. Pas étonnant que la décision finale ait été prise dans son bureau.

Celui de Papa se trouve sur la III<sup>e</sup> Avenue, au quarante-sixième étage, « à mi-chemin de Dieu et de Broadway », comme il aime à le dire. Deux fois par semaine, le mardi et le jeudi, j'allais direct de l'école à la gare, prenais la ligne de New Haven puis, après le trajet d'une heure jusqu'à Grand Central, parcourais huit blocs vers le nord, puis deux blocs transversaux, jusqu'aux bureaux de Harriett, Statham & Fripp.

Le hall d'entrée était immense : fontaine gigantesque, et tonnes de verre et d'acier. J'avais une clé magnétique personnalisée pour entrer et franchir le tourniquet. Là-haut, au quarante-sixième, les secrétaires m'attendaient d'habitude avec des tas de trucs à faire : photocopier, relier, classer, ainsi que trier la sacoche de courrier international, qui n'arrivait que plus tard dans la journée. En tant que boulot à temps partiel, ça payait mieux

que chez McDonald's. Et Papa prétendait qu'une lettre de recommandation de l'un des principaux associés, peut-être même de Valérie Statham en personne, me propulserait hors de la liste d'attente de Columbia, où j'étais coincé actuellement, et me ferait atterrir à coup sûr sur la pile des oui. J'avais déjà été accepté à l'université du Connecticut (UConn) et à Trinity, mais Columbia, c'était le Graal.

« On est déjà en mai, souligna ma mère. Comment sait-on qu'ils n'ont pas déjà arrêté leur choix ?

— Ils ne l'ont pas encore refusé, fit Papa. D'où l'utilité de cette lettre de recommandation. Ce n'est pas trop tard. »

J'étais en train de photocopier à tour de bras des dépositions, quand Papa est entré et m'a lancé : « Ta mère m'a dit que tu avais besoin d'un smoking. »

Un truc sur mon père : quand il vous frappe en dessous de la ceinture, on le sait toujours. J'ai posé la pile de feuilles et me suis retourné pour lui faire face, comme il m'avait appris à le faire dans l'adversité. Six heures approchaient, la moitié des associés avaient terminé leur journée, mais Papa était encore frais et dispos.

« Je ne peux pas y aller, lui dis-je. On a un concert ce soir-là, ici, à Manhattan.

— Il y en aura d'autres, Perry.

— Pas comme celui-là. Ça nous a pris trois mois pour obtenir cette date. En fait, on paye même pour jouer là-bas. »

Son regard m'a transpercé. « Baisse d'un ton, s'il te plaît. Et arrête de geindre.

— L'idée vient de qui de toute façon... de Gobi ou de Maman ?

— Elle repart chez elle en avion la semaine prochaine, m'a dit Papa. Ta mère pense que ce serait un beau cadeau d'adieu. »

Il s'est penché un peu plus près et j'ai respiré son eau de toilette, genre subtile et chère. « Écoute, on sait tous que les choses n'ont pas tourné pour elle, cette année, exactement comme on l'avait espéré. Ça pourrait être sympa de finir sur une note positive.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question », je lui ai dit.

Papa a opiné. J'ai compris qu'une telle tactique conflictuelle m'était permise... car elle peaufinait les dons d'ingérence du futur guerrier masai que j'étais appelé à devenir.

« D'après ce que j'ai compris, fit Papa, c'est Gobi qui a abordé le sujet auprès de ta mère.

— Attends, tu veux dire qu'elle a *vraiment* envie que je l'emmène au bal de promo ? »

C'était peu plausible.

« Elle me regarde à peine dans les couloirs, et encore moins à la maison.

— Mais toi, tu *la* regardes. Tu lui souris et tu lui dis bonjour. Tu l'as aidée à faire certains devoirs. En un mot, tu la traites avec un minimum de courtoisie et de politesse, ce qui, à ce que je comprends, est bien plus que ce qu'ont fait beaucoup de tes



*Composé par Nord Compo Multimédia  
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en janvier 2012  
Dépôt légal : février 2012  
*Imprimé en France*